

changer



AFRIQUE DU SUD :
Le point
de non retour ?

Deux écoles de la
banlieue lyonnaise
à l'heure
pluriethnique

FRANK BUCHMAN :
Une voie originale
à la portée de tous

PRODUCTIONS VIDEO

Trois cassettes-vidéo sont déjà disponibles à nos adresses :

– Le documentaire *Pour l'amour de demain*, évoquant le combat mené par Irène Laure pour la réconciliation franco-allemande et pour la paix, est en vente au prix de 550 FF ou Fr.s. 160. – Sa durée est de 43 minutes. Location : 80 FF* ou Fr.s. 22. – par semaine. En version film 16 mm, location 120 FF* par séance.

– Le spectacle musical *Un soleil en pleine nuit*, interprété par Michel Orphelin, dans une réalisation vidéo originale de Mike Pritchard (74 minutes), est en vente au prix de 600 FF ou Fr.s. 200. – Location cassette : même prix que ci-dessus.

– *Promesse dans le veld*, relatant l'expérience de transformation humaine, sociale et écologique d'un agriculteur sud-africain. Prix de vente : 550 FF ou Fr.s. 150. – Location : même prix que ci-dessus.

* Port en sus.

CHANGER vous intéresse ? ABONNEZ-VOUS... INFORMEZ-VOUS...

En renvoyant ce bulletin dûment rempli et découpé à l'une des adresses suivantes :

Suisse : CHANGER
CH - 1824 CAUX

France et autres pays :
CHANGER
68 boulevard Flandrin
F - 75116 PARIS

M./Mme/Mlle..... Prénom.....

Adresse.....

Code postal..... Ville.....

Pays.....

désire s'abonner à la revue CHANGER à partir du mois de..... 19.... et s'acquittera du montant de l'abonnement dès réception de votre facture (tarifs ci-contre).

désire bénéficier d'une prochaine campagne de promotion de la revue.

commande ... exemplaires du n° de CHANGER (paiement sur facture).

Date : Signature :

changer

TRIBUNE DE CAUX

Revue mensuelle

publiée par le Réarmement moral

Commission paritaire de la presse : N° 62060

France : 68, bd Flandrin, 75116 Paris.
Tél. (1) 47.27.12.64.

Suisse : 1824 CAUX.
Tél. (021) 63.48.21.

Responsable de la publication :

Jean-Jacques Odier.

Rédaction et réalisation : Frédéric et Nathalie Chavanne, Philippe et Lisbeth Lasserre, Daniel Mottu, Charles Pignet, Philippe Schweisguth, Evelyne Seydoux.

Administration, diffusion : Nancy de Barrau, Maurice Favre, Colette Lorain.

Société éditrice : Editions, théâtre et films de Caux, S.A., Lucerne (Suisse).

Imprimerie : J.P., 69150 Décines (France).

ABONNEMENTS

annuels (11 ou 12 numéros)

France : FF 100 ; Suisse : Fr.s.25. – .

Belgique : FB 670 ; Canada : \$ 20. – .

Autres pays par voie normale : FF 110 ou

Fr.s.28. – . Par avion : FF 120 ou Fr.s. 30. – .

Prix spécial étudiants, lycéens : FF 50 ;

Fr.s. 16. – ; FB 335.

Verser le montant de l'abonnement :

France : à « Changer » (68, boulevard Flandrin, 75116 Paris), par chèque bancaire, ou par C.C.P. 32 726 49 T, La Source.

Suisse : à « Changer », C.C.P. 12-755, Genève.

Belgique : au Réarmement moral, 174, avenue de la Chasse, B - 1040 Bruxelles. C.C.P. 000-057 81 60-40 Bruxelles (avec la mention « abonnement Changer »).

Canada : par chèque bancaire au nom de « Tribune de Caux », 387, chemin de la Côte Sainte-Catherine, Montréal, Québec H2V 2B5.

Zone franc d'Afrique : par mandat ou chèque bancaire de 6 000 francs CFA (abonnement avion) ou 5 500 francs (par voie maritime) à « Changer » (68, boulevard Flandrin, 75116 Paris), C.C.P. 32 726 49 T, La Source, France.

Que veut le Réarmement moral ?

La refonte de la société ne peut s'opérer en définitive que par la transformation des hommes. Tel est le principe.

Une école du changement où les hommes apprennent à rechercher la volonté divine, à respecter les valeurs morales et à les rendre contagieuses. Telle est la pratique.

Des équipes agissantes s'efforçant d'établir un dialogue fécond là où règne l'antagonisme, de guérir les hommes de leurs préjugés et de leurs haines jusque dans l'arène sociale et politique ou dans les relations internationales. Telle se présente l'action sur le terrain.

Conçu à l'origine et poursuivi depuis plusieurs décennies par des personnes animées par l'idéal chrétien, le Réarmement moral se veut ouvert à des hommes de toutes croyances dans un respect mutuel et en vue d'un combat commun pour un avenir meilleur.

Afrique du Sud

POUR UNE REMISE EN CAUSE TOUS AZIMUTS

Nous avons reçu, de passage à Paris, un Européen en provenance d'Afrique du Sud et qui y a séjourné de nombreuses années. Soucieux de contribuer à faire évoluer la situation, il y a côtoyé noirs, blancs et métis qui sont au cœur des événements et dont il a souvent su gagner la confiance. Nous l'avons interviewé tout en choisissant, pour des raisons évidentes de sécurité, de lui garantir l'anonymat.

CHANGER : Depuis plusieurs mois, chaque semaine amène son lot de morts violentes en Afrique du Sud. Doit-on s'attendre à une détérioration rapide de la situation ?

— La violence est certainement devenue endémique, mais les noirs n'ont pas, actuellement, les moyens de mener une guerre ouverte. Des responsables de

l'ANC (African National Congress) en exil m'ont dit que leur objectif se limitait à poursuivre leur campagne de harcèlement avec des bombes par-ci par-là et peut-être quelques attaques armées.

— Vous voulez dire que les bombes qui ont commencé à exploser en zone blanche ne sont pas le signe d'une nou-

velle phase dans la lutte contre l'apartheid ?

— Peut-être la cadence des explosions s'accélénera-t-elle, mais cela restera limité. Les services de renseignements sont très efficaces. Les réalités mêmes du développement séparé isolent les poches de rébellion. Même si celles-ci se multiplient, on ne peut imaginer qu'il en résultera un soulèvement national. Les chefs de la lutte contre l'apartheid sont encore loin de mettre le pays à genoux. Certains d'entre eux croient que tout va exploser d'ici quelques années mais, pour ma part, je pense que cela relève encore du rêve. Ils espèrent aussi perturber en 1986 le fonctionnement de l'éducation afin de rendre le pays ingouvernable. Là encore, ils sont loin du but.

— Comment expliquez-vous qu'il y ait tant de victimes, chaque fois que les forces de sécurité interviennent ?

— Actuellement, la majorité des morts violentes sont dues à des rivalités opposant divers groupements noirs entre eux. Néanmoins, l'usage de la force par les autorités montre que les droits de l'homme passent après la lutte pour le pouvoir. Cette situation est comparable à celle de l'Algérie lors de sa guerre d'indépendance, de l'Irlande du nord, du Nicaragua, de l'Afghanistan ou de Chypre.

Les forces de sécurité ouvrent le feu quand elles se sentent menacées. Les jeunes hommes qui les composent ont été élevés depuis des générations dans la peur de l'autre groupe. Quand une douzaine d'entre eux se voient entourés dans leur véhicule par deux mille noirs, comme cela est arrivé, ils prennent peur. Bien que dans un cas précis auquel je pense, ils n'aient pas vraiment été me-

BOITE A LETTRES

A PROPOS DE LA LETTRE OUVERTE A GORBATCHEV

A la suite de la publication dans notre numéro de février d'une lettre ouverte du Norvégien Jens Wilhelmsen à M. Gorbatchev, nous avons reçu de M. Georges Mesmin, député-maire du XVI^e arrondissement de Paris, une vigoureuse protestation dans laquelle il s'étonne que la rédaction de *Changer* ait publié ce texte sans commentaire et ainsi laissé à penser que l'auteur de la lettre exprimait le point de vue de la publication.

M. Mesmin trouve ce texte « masochiste pour l'Occident » et même « très dangereux pour nos libertés ». « Il suffit, donc, écrit-il, qu'un éditorial de *Communist* ait parlé de « perfection morale » pour les membres du parti et qu'un commentateur d'un quotidien indien ait poussé le bouchon jusqu'à parler de « réarmement moral communiste » pour que M. Gorbatchev soit crédité de toutes les meilleures intentions du monde et qu'on lui suggère de transformer sa campagne de « moralisation du parti » en campagne universelle afin d'évangéliser l'Occident !

« Ceci me paraît aller un peu vite en besogne. Aucune condition préalable n'est posée pour que la bonne foi d'une telle campagne soit prouvée. »

Après avoir énuméré différentes raisons pour lesquelles il estime qu'on ne peut faire confiance aux Soviétiques, le député de Paris se demande si la lettre serait inspirée d'un hu-

mour noir « qui paraît poindre lorsque [l'auteur] dit : « C'est l'homme tout entier, la planète toute entière qui ont besoin d'une nouvelle moralité. Vous-même, M. Gorbatchev, et le peuple soviétique pourriez en être les pionniers » (sic)... Mais l'humour doit, pour se faire reconnaître, (en tout cas des Français, car un Norvégien a peut-être de la chose un sens plus subtil) s'accompagner de quelques pointes d'ironie. Or le texte est tel, dans son ingénuité apparente, que la plupart des lecteurs le prendront pour ce qu'il veut être sans doute, c'est-à-dire pour argent comptant. Et c'est cela qui est dangereux, très dangereux car cela prépare les esprits à considérer que Gorbatchev n'a aucun effort à faire, aucun gage à donner (...), aucune preuve à fournir, pour apparaître, s'il le veut, tout simplement en « faisant campagne », comme un ami sincère de la morale. »

Dans sa réponse à M. Mesmin, la rédaction de *Changer* reconnaît volontiers qu'elle aurait dû prendre plus de distance avec le contenu de cette lettre. Elle veut cependant voir dans ce texte, malgré ses formules parfois maladroites ou naïves, une invite à approcher un homme comme Gorbatchev sans lui imputer automatiquement tous les crimes de ses prédécesseurs et avec l'espoir, même ténu, qu'il pourrait être sensible à un autre langage que celui d'un Occident se drapant dans sa supériorité morale.

nacés, ils ont perdu le contrôle d'eux-mêmes et se sont mis à tirer. La peur engendre la brutalité, la peur non avouée la cruauté.

Maintenant, il faut dire aussi que les blancs utilisent une infime partie des moyens dont ils disposent. Certains blancs souhaiteraient écraser toute opposition et ils le font quand ils le peuvent. Mais ceux qui déterminent la politique gouvernementale ne se sentent pas libres en leur conscience d'agir ainsi.

« Si les membres du gouvernement actuel étaient mis devant le choix de renier le Christ ou d'être exécutés, m'a dit un ami afrikaner proche des milieux dirigeants, je suis convaincu qu'un bon nombre d'entre eux préféreraient être liquidés. Paradoxalement, face aux choix politiques qui se posent à eux, ils cherchent au nom du réalisme à adapter leur christianisme à ce qui préserve leur intérêt. » Il se passe la même chose en Occident pour un chef d'entreprise qui se réclame de la foi chrétienne et qui affirme cependant ne pas pouvoir être honnête en affaires. En Afrique du Sud, tout apparaît dans une lumière plus crue. On ne peut plus se cacher.

Cela dit, un nombre croissant de gens, même au sein des groupes les plus conservateurs, parlent ouvertement de l'exigence chrétienne en matière politique. C'est notamment la position qu'a prise M. Willie Esterhuyse, professeur de philosophie à l'université de Stellenbosch, dans un article publié dans le *Sunday Times* en novembre dernier. Or cet homme, il faut le savoir, est conseiller auprès de plusieurs ministres.

– On dit que la violence naît au fur et à mesure que grandit l'espoir que les choses peuvent changer. Peut-on encore espérer une évolution en douceur ?

– Dans une situation de révolution, les révolutionnaires gagnent toujours. Cela veut dire qu'un programme de réformes *par petits pas* appliqué avec modération et sans risque ne réussira pas s'il s'appuie seulement sur la recherche d'un intérêt mutuel bien compris.

Comme l'a dit Martin Luther King, aucun de nous ne peut plus se permettre de rester modéré. Il nous faut un engagement total à construire une société nouvelle, qui exige tout de nous-mêmes et qui soit exprimé de telle façon qu'il captive l'imagination des jeunes noirs et des radicaux. Sans quoi, tous les rêves fallacieux de révolution ont le champ libre pour occuper les esprits. On rêve de détruire le système établi sans se soucier de ce que l'on mettra à la place. Une personnalité métisse du Cap, Franklin Sonn, a mis en garde ses compatriotes à plusieurs reprises : « Il est indispensable de préparer les nouvelles graines autant que d'enlever les mauvaises herbes. »

Il est important également d'être clairvoyant sur ce qui motive les individus et sur les forces au travail dans la société, clairvoyance qui découle d'un regard honnête et sans complaisance sur ses propres motivations. Franklin Sonn, à ce propos, pose la question : « Comment se fait-il que ceux qui, d'un côté, semblent tout à fait compétents pour faire tourner les rouages de notre société apparaissent par ailleurs totale-

ment aveugles sur ce qui anime les hommes et par conséquent sur les vrais enjeux d'une négociation ? »

– Que se passera-t-il après l'apartheid ?

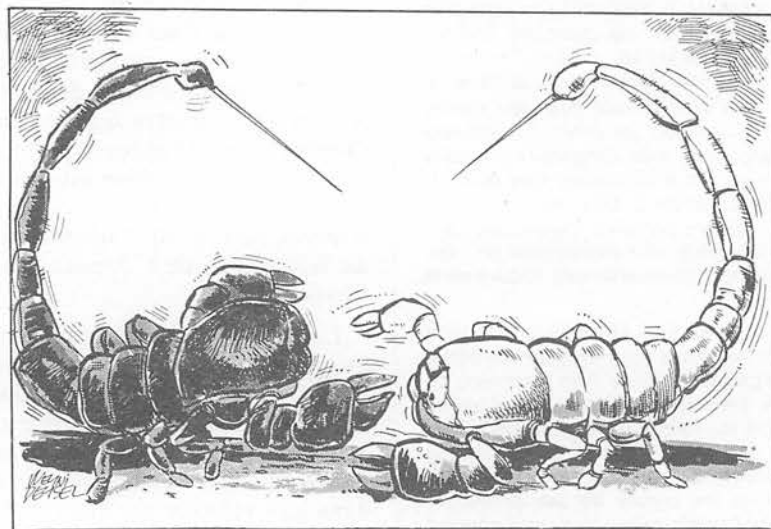
– Ou bien nous verrons un système autoritaire noir remplacer l'actuel système autoritaire blanc, ou bien nous aurons un pouvoir qui ne sera pas jaloux de ses prérogatives et qui fera véritablement passer les besoins des autres avant son intérêt propre. Aucun système ne fonctionnera en Afrique du Sud si les motivations qui animent les hommes demeurent ce qu'elles sont aujourd'hui.

– Vous mettez en cause les motivations des noirs autant que celles des blancs ?

Oui, il y a certaines choses qu'il faut savoir. Un ami m'a rapporté ce qu'il avait vu dans une cité noire de l'est de la province du Cap, passée sous le contrôle d'un comité créé pour la circonstance par la population. Ce comité, qui chapeaute des comités de quartier, remplace le conseil municipal noir qui avait été mis en place par le gouvernement. Chaque fin de semaine, le comité organise un meeting ouvert au public au cours duquel on aborde les problèmes et on prend les décisions. C'est de là qu'est partie l'initiative de boycotter certains magasins tenus par les blancs, mesure qui s'est révélée extrêmement efficace. Les groupes d'intérêts blancs ont alors fait pression sur le gouvernement pour qu'il donne plus de chance aux noirs dans leur région. Ils ont engagé sur place des négociations avec les comités et ont obtenu un accord qui, même s'il a été conclu par intérêt, va plus loin que ce qu'offre le gouvernement.

Il y a un autre aspect à ces comités. Les plus âgés dans leurs rangs – c'est-à-dire ceux qui ont plus de dix-huit ans – sont soucieux du peu de contrôle qu'ils exercent sur les tout jeunes, car ceux qui appliquent les décisions et prennent sur eux d'administrer la justice ont entre douze et seize ans.

Deux exemples : Un policier noir, responsable de quelques actes de cruauté, a été capturé par ces jeunes milices qui lui ont administré le traitement du pneu enflammé autour du cou et qui, en attendant que mort s'ensuive, ont dansé autour de lui en chantant des chants de libération. Leurs aînés s'interrogent sur les monstres qu'ils ont engendrés.



Noirs et blancs sont-ils vraiment condamnés à s'entretuer ?
Caricature parue dans le journal sud-africain *Sunday Times*.

*Les excès
des manifestants
noirs, surtout des plus jeunes
d'entre eux,
ne peuvent qu'aggraver
la cruauté et la brutalité
des forces de l'ordre
blanches.*

*Notre photo : les funérailles
d'une militante dans la
« township » de Craddock.*



PHOTOS : Bräckle : pp. 11
et 12 ; Odier : p. 6 ;
Spreng : p. 13 ; Sygma :
p. 5.

Certains de ces groupes d'adolescents ont décidé d'éliminer l'ivrognerie. Toute personne trouvée en état d'ébriété subit le traitement qui consiste à attacher du plastique aux doigts et aux pieds de la victime et à mettre le feu. Cette décision a été remise en cause lors d'une réunion de comité, certaines personnes la trouvant trop brutale. Mais des femmes présentes ont souhaité le maintien de la mesure, affirmant que, pour la première fois, elles étaient débarrassées de l'ivrognerie de leurs maris.

L'inquiétude subsiste néanmoins pour l'avenir. Certains de ces jeunes préconisent une politique excluant les blancs et veulent s'en prendre maintenant à leurs zones d'habitation, ce qui fait craindre aux plus âgés une riposte musclée des forces de sécurité, qui serait d'une brutalité que ces jeunes sont loin d'imaginer.

– Les sanctions prises par les pays occidentaux favorisent-elles l'évolution de la situation sud-africaine ?

– Les sanctions jouent incontestablement un rôle. Maintenant, est-ce en étant sûrs de son bon droit, en montrant du doigt, en condamnant et en isolant un partenaire difficile qu'on l'aide le mieux à changer ? Je suis convaincu que si l'on remplaçait les quatre millions de blancs sud-africains par quatre

millions d'Européens, la situation resterait la même. Peut-être d'ailleurs projetons-nous sur l'Afrique du Sud notre culpabilité d'Occidentaux à propos de notre passé colonial.

Quoiqu'il en soit, les sanctions nous obligent à prendre position. Un boycottage total, qu'on le veuille ou non, est un encouragement à la révolution dans le sang car il favorise le chômage et une frustration croissante parmi les noirs, les amenant ainsi à choisir la violence. Cela coupe l'herbe sous les pieds des réformateurs au profit des extrémistes des deux bords.

Il faut se souvenir des sanctions appliquées à la Rhodésie (aujourd'hui le Zimbabwe), alors que celle-ci était beaucoup plus fragile économiquement. Elles l'ont contrainte à créer sa propre industrie pour subvenir à ses besoins, ce qui a fait dire à un ministre d'un Etat africain en visite au Zimbabwe peu après l'indépendance : « Si les sanctions produisent de telles entreprises, nous devrions tous subir le même traitement ! »

Peut-être y a-t-il moyen d'exercer des pressions sélectives. Par exemple : « Nous sommes prêts à intervenir dans tel secteur de l'éducation si vous êtes prêts à changer telle et telle chose. » On a besoin de la carotte et du bâton. Mais

cela demanderait un certain désintéressement de la part de nos investisseurs.

– Qu'avez-vous vraiment cherché à faire en Afrique du Sud ?

– Le but que nous poursuivions, mes amis et moi, n'était pas d'éviter la violence. Celle-ci sévira de toutes façons longtemps encore. La libération viendra, mais ce qui m'inquiète c'est ce qui suivra. Nous avons essayé de constituer un groupe d'hommes et de femmes de toutes races qui soit assez solides pour permettre à l'Afrique du Sud nouvelle dont nous rêvons tous de voir le jour. Dans la situation troublée que nous connaissons aujourd'hui, il est plus important de se concentrer sur la constitution d'un tel groupe que de chercher à éteindre les feux qui s'allument ici et là. Qu'on ne nous colle pas l'étiquette de réconciliateurs ! Nous luttons pour le changement maximum : pour que des hommes aient le courage de faire le nécessaire alors qu'il serait plus confortable pour eux de se mettre en position de retrait ; pour que des hommes se battent avec les mains et le cœur purs même si certains d'entre eux estiment devoir s'engager dans la lutte armée.

Propos recueillis par
FREDERIC CHAVANNE



Une vue des Minguettes. Une classe de l'école Paul Langevin.

L'ECOLE, UN CREUSET DE LA FRANCE PLURIETHNIQUE

Certains Français appellent de leurs vœux l'émergence d'une France pluriethnique et pluriculturelle. D'autres mettent en garde leurs compatriotes contre la « libanisation » de l'hexagone. Entre ces deux extrêmes, il est malaisé d'extrapoler ce que sera vraiment la France de demain. Du moins peut-on chercher une part de la réponse là où les jeunes font, toutes races confondues, l'apprentissage de la vie.

C'est aux Minguettes, une zone particulièrement sensible de Vénissieux, dans la banlieue sud de Lyon, que nous sommes allés interroger les responsables de deux établissements scolaires.

A la question « A partir de l'expérience quotidienne de votre établissement, êtes-vous optimiste pour l'avenir

de la France ? » les réponses sont plutôt positives. Pour M. Delay, principal du collège Paul Eluard, si cela marche bien avec les jeunes de quinze ans, pourquoi est-ce que cela ne marcherait pas lorsqu'ils en auront trente ? Et d'ajouter : « Lorsque j'étais jeune, on pouvait entendre des Lyonnais s'écrier : on va casser de l'Arménien à Décines ! Aujourd'hui, les Arméniens sont parfaitement intégrés. Il peut en être de même avec les Maghrébins. »

Patrick Laxenaire, animateur dans ce même collège – un statut presque unique en France – estime qu'il y a maintenant parmi les jeunes immigrés une prise en charge politique. Un jeune d'origine maghrébine, âgé de vingt-cinq ans, lui disait récemment : « Aux prochaines

élections, je vote ! Comme ça, si celui qui est élu est un idiot, j'aurai au moins pris mes responsabilités. » Et M. Laxenaire ajoute : « On n'entendait pas cela il y a cinq ans. »

Une génération sacrifiée

M. Gurreri, directeur d'une des deux écoles du groupe scolaire Paul Langevin, affiche un optimisme un peu plus réservé : « Il y aura forcément, sinon une génération sacrifiée, du moins une période transitoire, des contraintes très dures, comme celle d'exercer des professions ingrates. En revanche, les enfants qui sont aujourd'hui en maternelle auront des perspectives d'avenir, si nous leur donnons la possibilité de résoudre au fur et à mesure les problèmes auxquels ils seront confrontés. Je crois que l'école est en train de mettre en place les moyens nécessaires. »

Cette confiance mesurée, mais réelle malgré tout, il faut la replacer dans le contexte de ces écoles il y a deux ou trois ans. Au collège, c'était pratiquement une situation de non-fonctionnement. Un absentéisme considérable. Des élèves qui venaient sans cahiers, sans livres, sans crayons. Un effectif qui fondait au rythme du dépeuplement d'un quartier vieillissant mal.

A l'école primaire, les tensions étaient grandes. En 1983, les élèves assistaient quotidiennement aux affrontements dans la rue. Expérience traumatisante pour eux comme pour leurs enseignants. On pouvait entendre des enfants dire à leur maître : « Je vais faire brûler votre voiture par mon grand frère. »

LES MINGUETTES

Qu'est-ce que les Minguettes ? Un plateau d'un kilomètre carré, une ZUP (zone à urbaniser en priorité, selon la terminologie des plans d'occupation des sols) construite à la fin des années soixante, au moment où le centre de Lyon se rénovait, provoquant un déplacement des populations les plus pauvres vers la périphérie. Des grands ensembles – 9.000 logements – qui ont poussé comme des champignons, avec les matériaux et les procédés de construction les plus économiques, sans structure d'accueil ou de vie communautaire. Les premiers habitants, souvent des Français d'origine rurale, voyaient dans leur installation aux Minguettes une transition vers l'achat du pavillon de banlieue. Vers le milieu des années 70, les tours se vident, laissant en

majorité une population socialement défavorisée et en grande partie d'origine étrangère. Les difficultés économiques grandissant, la ZUP devient synonyme de chômage, d'insalubrité, de délinquance, signe avant-coureur de l'été 1981, qui verra s'affronter forces de police et bandes de jeunes. Tout à coup, la France politique comprend l'urgence du problème, mais la rénovation d'une telle zone se heurte à d'énormes difficultés. Ce n'est qu'à partir de 1983 que commence timidement, quartier par quartier, immeuble par immeuble, ce qu'on appellera la reconquête des Minguettes. Ce qui est encore loin d'être réalisé. Mais la volonté politique existe aujourd'hui : preuve en est la convention signée le 14 février entre la ville de Vénissieux, l'Etat et la Communauté urbaine de Lyon pour une meilleure intégration du quartier dans l'agglomération et pour une amélioration de son tissu social.

Des dispositifs d'aide

Quels ont été les remèdes ?

D'abord, le classement de ces écoles en « zone d'éducation prioritaire » (ZEP), dispositif mis en place en 1981 pour aider les écoles situées dans des quartiers sensibles. Pour l'ensemble des Minguettes, cela a représenté un apport équivalant à 24 créations de postes, entraînant d'ailleurs l'octroi d'aides supplémentaires de la mairie et d'autres administrations. « Le classement ZEP, ce n'est pas la panacée, remarque M. Gurreri. Cela ne supprime pas l'échec scolaire, mais cela nous a permis d'individualiser l'enseignement et d'accorder une considération particulière aux élèves en difficulté. Cela leur redonne leur dignité. »

Au collège, le classement en ZEP a permis la création d'un poste de documentaliste, la mise en place d'heures supplémentaires après 16 heures et la possibilité de confier tous les enseignements à des spécialistes de leur discipline, ce qui n'est hélas pas toujours le cas dans les collèges. Mais surtout le collège profite dès maintenant, par contre-coup, des moyens supplémentaires alloués au primaire. « Nous avons pour la première fois, constate M. Delay, des classes de 6^e intéressées, intéressantes et appliquées. »

Le deuxième élément positif a été l'ouverture des établissements vers le quartier. Pour le collège, c'est un des points essentiels du projet d'établissement à la conception duquel ont été associés enseignants, parents d'élèves, personnel d'encadrement et interlocuteurs extérieurs (mairie, travailleurs sociaux).

L'ouverture, c'est un portail ouvert (qui ne veut pas dire absence de contrôle), l'organisation de manifestations, expositions et soirées centrées sur les pays d'origine. Un film vidéo sur le collège a été déjà présenté vingt fois dans le quartier. Des cours d'alphabétisation sont donnés dans les locaux du collège, comme c'est le cas aussi pour l'école Paul Langevin. Une fois par trimestre, enseignants et parents se concertent afin que les premiers puissent appréhender l'enfant dans sa dimension sociale et familiale et les seconds comprendre mieux les finalités du projet éducatif. L'animateur que nous avons cité précédemment travaille à mi-temps au collège et à mi-temps dans le quartier. Se situant hors hiéar-

chie scolaire, sans rôle répressif, il a su se faire accepter par les enfants et capter leur confiance. Enfin une quinzaine de professeurs participent, contre une modeste rétribution, à des actions d'aide aux élèves en difficulté organisées en dehors du collège, au centre social du quartier, ce qui leur permet de connaître les enfants dans une ambiance différente. Les élèves peuvent y interpeller les adultes, qu'ils soient professeurs, travailleurs sociaux ou parents.

La rénovation des quartiers

Le troisième élément positif a été, pour l'école primaire, l'effort de rénovation du quartier, qui s'est traduit par la création, grâce à quatre familles dynamiques, d'une association qui est aujourd'hui présidée par un étudiant marocain et a réussi à créer de nouveaux rapports entre les adultes et les jeunes. D'autre part trois commissions de quartier ont été mises en place dont l'une s'occupe de la vie sociale, la seconde d'environnement et la troisième d'attributions des logements. Cette dernière étudie soigneusement, allée par allée, les demandes de logements de telle sorte que soit favorisée l'intégration sociologique.

Le quatrième élément est plus impondérable. Il s'agit tout simplement de l'attitude de fermeté adoptée par la nouvelle direction du collège. « Le gros problème des enfants de la ZUP, remarque le principal, c'est qu'ils n'ont pas de limites. Or ils désirent qu'on leur en trace. En ce sens, le collège est devenu pour eux un havre de paix. » Une expression qui prend tout son sens lorsqu'on sait qu'il était, il y a quelques années, le théâtre de la violence et du racket. « Nous n'avons jamais eu à réunir le conseil de discipline, me précise M. Delay. Le racket, qu'il soit d'ordre financier ou intellectuel (« Fais mes devoirs ou je te casse la gueule »), a maintenant disparu. Un climat a été établi dans lequel il n'y a plus ni peur ni silence.

On sait que le plus gros problème des jeunes immigrés est l'échec scolaire. Il y a une déperdition certaine puisqu'à l'école primaire Paul Langevin les immigrés représentent 55,6 % des élèves alors qu'au collège tout proche, ils ne sont que 35 %.

Mais les chefs des deux établissements restent optimistes. « Les jeunes

immigrés peuvent réussir à l'école primaire aussi bien sinon mieux que les autres, affirme M. Gurreri. Ce n'est pas une question de culture. Les difficultés ne naissent pas de la culture d'origine, mais des problèmes sociaux existant dans les familles.

« Dans ma propre classe, mes deux meilleures élèves sont une Française et une Algérienne. Nous avons dans notre école un jeune Algérien dont le niveau de vocabulaire s'élève largement au-dessus de celui des autres.

« Je place beaucoup d'espoir dans les maternelles, qui ont pour rôle de socialiser l'enfant, de l'aider à dépasser son égocentrisme. »

Réussite sociale

« Si certains jeunes immigrés sont effectivement en situation d'échec sur le plan scolaire, remarque pour sa part le principal du collège, ils sont pour la plupart en situation de réussite sociale et urbaine en ce sens qu'ils sont habitués, dès l'âge de 13-14 ans, à se débrouiller dans les institutions du quartier ou de la ville : ils font souvent des démarches pour leurs parents à la sécurité sociale ou à la mairie, et il faut prendre en compte ces facultés dont ne sont en général pas dotés leurs camarades français. C'est pourquoi ils coopèrent facilement avec des adultes dans tout ce qui, au collège Paul Eluard, est cogéré : organisation de classes de plein air, actions sportives, résolution des problèmes qui surgissent. Chaque classe élit d'ailleurs quatre délégués qui ont chacun leur fonction bien déterminée : contacts avec l'administration, foyer socio-éducatif, relations avec le centre de documentation et d'information. Les élèves ont d'autre part la possibilité d'une heure hebdomadaire de concertation entre eux, mais ils doivent y inviter au moins un adulte de l'établissement ou un parent. »

On ne peut certes encore tirer des conclusions définitives de ces expériences en cours. Toujours est-il que dans une des zones les plus difficiles du territoire français, on a vu en deux ou trois ans le climat s'améliorer du tout au tout dans ces deux établissements. Il reste à voir si cela se répercutera sur les résultats scolaires. Mais les exemples cités montrent bien que ce n'est pas la seule donnée à prendre en compte.

JEAN-JACQUES ODIER

(1) Frank Buchman, a life, par Garth Lean, Editions Constable, Londres.

Nous avons présenté dans notre numéro de novembre 1985 la biographie de Frank Buchman, le fondateur du Réarmement moral, qui venait de paraître en Angleterre¹. Cet ouvrage de près de 600 pages relate de façon très fouillée la vie de ce meneur d'hommes humble et audacieux, ami des grands de ce monde et des gens les plus simples, animateur d'un courant plus que d'un mouvement.

Entre 1916 et 1919, Frank Buchman avait participé au travail des missions protestantes en Chine. De ces années souvent difficiles il avait retenu des enseignements qui le marquèrent pour toute sa vie : pourrait-on amener une personne à la foi sans que se produise un changement au niveau de ses mobiles les plus profonds ? Comment ce changement pouvait-il influencer sur la destinée d'une nation ?

C'est à cette époque que le message de Buchman, qui avait alors quarante ans, s'est « cristallisé », selon le terme de son biographe.

Premiers principes (« first principles »), tel est le titre du chapitre de cette biographie qui suit celui consacré à l'expérience chinoise de Buchman et dont nous publions dessous un résumé entrecoupé de quelques extraits significatifs.

PHILIPPE LASSERRE

LE CHRISTIANISME PRATIQUE DE FRANK BUCHMAN

« Le message n'était pas nouveau, précise Lean, il avait en fait près de deux mille ans d'âge, mais l'expérience et la personnalité de Buchman l'ont amené à en mettre en valeur certains aspects plutôt que d'autres. Sa façon de formuler ce message allait évoluer avec les défis du jour ; mais les racines devaient rester les mêmes. »

Ainsi la formation théologique assez classique reçue par Buchman (souveraineté divine, réalité du péché, besoin pour l'homme de s'abandonner à Dieu, sacrifice rédempteur du Christ, importance de la prière et du témoignage personnel) lui avait laissé des convictions de nature plutôt intellectuelle. « J'étais comme sorti d'un moule, devait-il dire plus tard, le moule d'un séminaire théologique conservateur. J'étais censé savoir faire une prédication, mais je ne connaissais pas les hommes et je ne savais pas comment les aider. »

Quelques expériences très réelles vécues à Philadelphie, notamment durant les années où il y anima un foyer pour jeunes garçons démunis puis, plus tard, comme aumônier de l'université de Penn State, allaient changer tout cela.

« Il accordait toujours une valeur universelle à ses propres découvertes spirituelles, écrit Lean. Après avoir fait l'expérience fondamentale du pardon, il cessa définitivement de penser qu'un être humain, aussi corrompu qu'il puisse être, soit

hors de portée de la grâce qui l'avait guéri lui-même de ses haines et de son arrogance. »

Il avait donc acquis la certitude que l'on pouvait compter sur Dieu, que la foi et la prière permettaient de résoudre des problèmes précis, que les individus pouvaient changer du tout au tout et que, par le changement de quelques personnes, le climat entier d'une institution pouvait changer. En Chine, il avait commencé à entrevoir que cela pouvait influencer sur le sort de nations entières. Cette perspective, très nouvelle dans les milieux chrétiens de son époque, mettait Buchman devant un défi énorme, que peu de ses contemporains avaient osé relever directement.

Prière à double sens

Autre expérience décisive pour Buchman, suscitée par une simple question posée par un ami (prenait-il le temps chaque jour de demander à Dieu ce qu'il devait faire ?) : la découverte personnelle d'une discipline ancestrale, celle qui consiste à faire silence devant Dieu. De ce jour, il prit l'habitude de réserver une heure matinale à la « prière à double sens » évoquée par Henry Wright, un ami de Buchman, professeur à Yale. Pour Wright, des « pensées lumineuses » pouvaient être données par Dieu à l'homme, à condition que « le récepteur humain soit assez propre

La certitude que le changement de quelques personnes peut changer le climat entier d'une institution.

pour les capter ». Pensées que Wright notait dans un calepin qu'il portait toujours sur lui.

L'écoute, pour Buchman, devint alors une pratique essentielle. « Ecoutez sans hâte, disait-il en 1917, pour que Dieu ait vraiment le temps d'imprimer sa pensée dans votre esprit. Pour moi, le petit matin, à cinq heures ou même plus tôt, est le meilleur moment. Je suis éveillé et conscient de la présence divine. Parfois, je perçois une série de pensées lumineuses sur ce que Dieu attend de moi ce jour-là. Parfois, c'est la paix intérieure qui m'envahit, puis une ou deux pensées importantes me viennent. Parfois encore, j'éprouve le besoin d'intercéder en faveur de telle ou telle personne. Chaque fois, cela enlève de ma vie le tracas, la tension, les soucis. »

« Ce type de communication avec Dieu, commente le biographe de Buchman, les saints l'avaient pratiqué depuis toujours. Buchman était persuadé que cela était « accessible à chacun ». L'écoute de Dieu ne pouvait « se limiter à un petit nombre, avait-il dit. C'est la chose la plus saine, la plus normale que l'on puisse faire. (...) Elle vous permet de prendre conscience que, devant Dieu, vous n'êtes rien. »

« Mes observations cliniques à [l'université de] Princeton et ailleurs, écrivait Frank Buchman en 1920 à l'un de ses tout premiers collaborateurs, m'ont totalement convaincu qu'il est possible à des nouveau-nés en Christ de vivre cette expérience. Je voudrais pouvoir la mettre à la disposition des multitudes qui ont faim et soif de cette vérité toute simple (...). Ce n'est pas une question de tempérament. Il s'agit plutôt de vouloir être comme des petits enfants. Nous avons vécu dans une telle pauvreté spirituelle que la chose la plus simple nous choque et nous paraît bizarre. »

Garde-fous

Et le biographe de commenter : « Buchman se rendait bien compte que celui qui souhaite se mettre à l'écoute de Dieu avait besoin de garde-fous. L'homme sait si bien vivre dans le leurre ! De plus, certains des personnages les plus dangereux de l'histoire n'avaient-ils pas proclamé que leur volonté émanait de la volonté divine ? » Buchman proposait donc un test en six étapes : être prêt à obéir ; tenir compte des circonstances ; comparer les pensées reçues aux critères normaux les plus exigeants que l'on connaisse ; les comparer aussi à l'enseignement de la Bible ; chercher le conseil d'amis désirant eux aussi faire la volonté divine et avoir la sagesse d'attendre si l'ami consulté exprime un avis défavorable ; enfin se fier aux enseignements de l'Eglise.

« Ces critères moraux auxquels Buchman se référait allaient occuper une place capitale dans

sa vie et dans son enseignement ⁽²⁾, poursuit Lean. Ils devinrent pour lui l'unité de mesure de sa vie quotidienne (...), l'instrument d'une démarche essentiellement pratique. Ce qui l'intéressait le plus, c'était le « comment » : comment la vie dans la foi pouvait être comprise par le débutant comme par le croyant de toujours. L'honnêteté, la pureté, le désintéressement et l'amour, chacun, quel que soit son niveau intellectuel, pouvait s'en servir pour mesurer sa vie. Flanqués de l'adjectif « absolu », ces critères fixaient à l'homme un but inatteignable, ce qui présentait un double avantage : cela empêchait le croyant honnête de se contenter du deuxième choix ou du relativisme qui pousse à ajuster ses critères de vie à l'ambiance environnante ; et cela fixait la barre si haut que quiconque essayait de vivre selon ces critères était bien obligé de se tourner vers Dieu pour le pardon, la grâce et la force nécessaires. Au cours des années, Buchman se montra de plus en plus convaincu que le christianisme « avait besoin d'une ossature morale », que la spiritualité ne pouvait pas être séparée des impératifs moraux. »

Pour Buchman, ces critères étaient tout sauf une règle de vie. Il avait horreur des gens qui essayaient de vivre machinalement un christianisme de règles. De ses compagnons, il attendait qu'ils vivent « par la croix », ce qui voulait dire pour lui l'abandon volontaire de tout ce qui n'était pas conforme aux exigences du Christ, l'abandon de sa volonté à celle de Dieu, l'acceptation quotidienne du pardon et de la guérison. Comme il y voyait un acte libre, une façon de vivre délibérément choisie, les règles devenaient inutiles et le danger de verser dans les erreurs des sectes disparaissait.

A Yale, où il allait régulièrement écouter Henry Wright, Buchman, comme tous les autres auditeurs, pouvait voir en permanence affichée au tableau la phrase suivante : « Le monde attend de voir ce que Dieu peut faire pour et par celui dont la vie Lui est entièrement donnée. »

« Il m'a fallu six semaines pour me laisser convaincre par ces lignes et pour m'y soumettre », devait dire Buchman plus tard. Il semble en effet que c'est à la suite de cette démarche qu'il a acquis sa formidable persévérance, malgré les échecs qu'il allait subir au cours des ans.

« Changeurs de vie »

D'où la passion qui a animé Buchman toute sa vie : « Tourner les individus et les nations vers

(2) Buchman, pour qui ils n'étaient que la traduction de la substance du sermon sur la montagne, ne les avait pas inventés lui-même. Ils les tenait du professeur Wright, qui les mentionnait dans un de ses livres.

Ecoutez sans hâte pour que Dieu ait vraiment le temps d'imprimer sa pensée dans votre esprit.

Celui qui souhaite se mettre à l'écoute de Dieu a besoin de garde-fous.

Dieu ». En 1919 paraissait un petit ouvrage où étaient résumées les idées de Buchman. Intitulé *Soul Surgery* (« Chirurgie des âmes »), il présentait une idée simple, mais révolutionnaire : pour que la conversion d'un être soit vraie, il fallait qu'elle atteigne et transforme les zones les plus profondes de la personnalité, la racine des mobiles et des désirs.

« Trop souvent dans une conversion, commente Garth Lean, les problèmes fondamentaux d'un homme ou d'une femme restent intacts. On se contente de l'entendre se déclarer « sauvé », comme l'on disait alors – « né à nouveau », pour utiliser le jargon d'aujourd'hui –, adhérer à un groupe religieux, prononcer à profusion le nom du Christ, voire devenir un généreux donateur de telle Eglise ou institution religieuse. *Soul Surgery* visait à étudier la façon d'amener les autres à connaître une expérience de changement qui aille assez profond. (...) Ce « changement de vie », (« life-changing »), selon la formule de Buchman, ne pouvait se réduire à une simple technique. C'est Dieu qui change un être ; le travail du « changeur de vie » ne peut se faire que sous Sa direction, sans laquelle la sensibilité et la souplesse nécessaires sont impensables. De plus, un diagnostic juste n'est pas seulement affaire de psychologie. « Dieu, disait-il, peut vous révéler le diagnostic du mal qui frappe la personne à qui vous avez à faire. »

Ce travail ne peut se faire que de manière confidentielle, « entre quatre yeux ». Souvent, le « changeur de vie » doit commencer par parler en toute honnêteté de ce que sont ses propres problèmes, ou de ce qu'ils ont été, de ce qu'il lui a été le plus difficile à vaincre en lui-même. Car c'est cette démarche qui donne à l'autre le courage de s'ouvrir sur ce qui lui pèse le plus. Buchman devait constater que, le plus souvent, c'étaient les problèmes sexuels qui troublaient le plus les gens et il n'avait pas peur d'entrer dans ce domaine que peu d'hommes, à part Freud, mais sous un angle totalement différent, osaient aborder à cette époque. Pour lui, c'était un des domaines où la volonté humaine plongeait ses racines les plus profondes et où la clarté et l'esprit de décision étaient le plus nécessaires pour permettre à un être de trouver la libération personnelle.

Toujours conséquent avec lui-même, Buchman avait compris, que, pour être en mesure d'aider d'autres, il lui fallait mener une vie de pureté. « Je ne peux pas me permettre de me laisser prendre par la moindre parole ou image tant soit peu suggestives, devait-il dire. Il me faut être antiseptique. Pas question de jouer au bord du précipice. »

Autre élément essentiel de libération, dans l'esprit de Buchman : être prêt à faire acte de restitution. De Chine, en 1919, il avait écrit à la direction des chemins de fer de Pennsylvanie et à d'autres personnes vis-à-vis desquelles il sentait qu'il devait réparer des torts passés.

Face au relativisme moral

Au lendemain de la première guerre mondiale, écrit Lean dans la conclusion de son chapitre, l'optimisme qui caractérisait Buchman était bien nécessaire. Toute guerre entraîne une grave dégradation morale, mais celle-ci avait sapé profondément les convictions spirituelles et la morale traditionnelle. Au début des années vingt, souligne l'historien Paul Johnson, la croyance commença à se répandre, et ce pour la première fois dans de larges couches de la population, « que l'absolu n'existe plus, ni dans le temps ni dans l'espace, ni dans le bien ni dans le mal, ni dans la connaissance ni dans les valeurs ». Une croyance qui coïncidait – ou en découlait-elle ? – avec l'acceptation quasi générale du freudisme et le fait que le léninisme, fondé sur l'athéisme et sur une morale pour le moins relative, dominait une des plus grandes puissances mondiales. L'ère du relativisme avait commencé. Comme devait le remarquer William Hocking en 1938 : « La superficialité de la pensée occidentale peut se mesurer à ceci : elle voit une marque d'arrogance dans le fait d'accepter l'absolu et une marque d'humilité dans le fait de n'accepter que des critères relatifs. En réalité, ce devrait être exactement le contraire. Seul l'absolu malmène notre orgueil. » Imprégnant l'art et la littérature, le relativisme pénétrait tous les aspects de la vie, le séculier comme le religieux. Buchman, avec ses convictions rejetant tout compromis, allait se retrouver de plus en plus à contre-courant. Il en fut ébranlé, mais jamais détourné de son objectif.

Un objectif tout à fait positif. Jamais Buchman n'organisa de manifestation contre quoi que ce soit, jamais il ne dénonça qui que ce soit en public. Face à la difficulté, il exprimait sa foi que Dieu pouvait changer les êtres. Plus la situation mondiale semblait s'aggraver à ses yeux, plus il fallait concentrer toutes les forces disponibles sur les individus. Au fur et à mesure que le siècle avançait et que le relativisme moral se manifestait dans toute sa puissance, il se sentait davantage poussé à former une « force mondiale » d'hommes et de femmes « se laissant diriger par Dieu ».

Le christianisme a besoin d'une ossature morale. La spiritualité ne peut pas être séparée des impératifs moraux.

DES PONTS SUR LE BOSPHORE

Du 22 janvier au 22 février, Thomas Bräckle, de Stuttgart, et Charles Aquilina, un ami maltais, se sont rendus en Turquie à l'invitation d'un étudiant rencontré à Caux en 1985. Ils faisaient la découverte d'un pays qui reste un peu le mal-aimé de l'Europe, ce que les Turcs ressentent cruellement.

CHANGER : Comment avez-vous été accueillis en Turquie ?

T.B. : Turgay, qui nous a invités, est étudiant mais il travaille en même temps, pour gagner sa vie, dans une fondation privée. Sa femme travaille aussi, et ce sont ses parents qui s'occupent de leur petite fille.

Malgré les difficultés financières, Turgay a été le plus prévenant des hôtes : il ne nous a laissé pratiquement aucune chance de payer nous-mêmes nos déplacements ou quoi que ce soit.

Il voulait nous faire rencontrer un nombre maximum de ses amis dans différentes universités. Nous avons ainsi pu parler à de nombreux groupes d'étudiants, de maîtres-assistants et de professeurs.

- Avez-vous eu des difficultés à vous comprendre avec les jeunes Turcs ?

T.B. : Oui, bien sûr, mais nous avons beaucoup appris également.

Par exemple, que les Turcs n'aiment pas blesser leur interlocuteur. Cette courtoisie orientale a même été une source de tensions entre nous et Turgay. Au début de notre séjour, il organisait nos activités le plus souvent sans nous consulter. Il nous emmenait ici et là et nous n'avions alors qu'à parler du Réarmement moral ! Lorsque nous lui demandions de nous associer à ses réflexions et décisions, il élucidait la question en disant : c'est notre façon de faire, c'est une différence culturelle entre nous et vous. Un jour, j'ai explosé et je lui ai dit que ça ne pouvait pas durer et qu'il faudrait changer nos habitudes de travail. Nous ne nous sommes plus parlé jusqu'au soir.

Le lendemain, je me suis excusé de m'être fâché et nous avons commencé à discuter ; Turgay a notamment dit :

« J'ai manqué de droiture. Je crois que nous, Turcs, qui avons toujours horreur de faire ou de dire quoi que ce soit qui puisse déplaire à notre interlocu-

teur, devons faire l'effort d'introduire plus de rectitude dans nos relations avec les autres. » Par cette expérience notre amitié s'est approfondie et j'en suis reconnaissant.

- Quelles sont les préoccupations des jeunes en Turquie ?

T.B. : Les amis de Turgay nous ont dit combien ils étaient préoccupés par la sécularisation trop poussée de la société turque. Nombreux sont les Turcs qui s'occidentalisent totalement, dans un sens matérialiste et avec un esprit de consommateur, et qui se coupent de leurs racines culturelles et spirituelles, ce qui crée un vide spirituel dangereux.

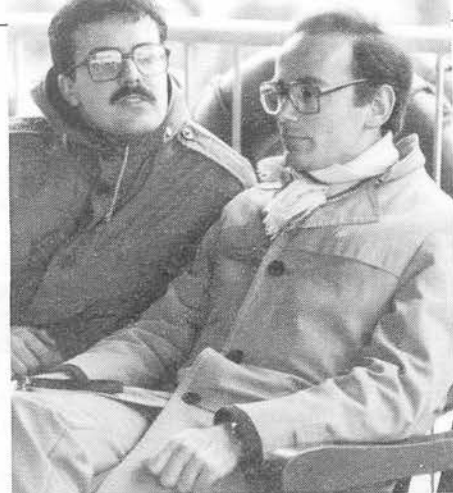
L'histoire de Köksal, un ami de Turgay, est, à ce titre, exemplaire.

Pendant plusieurs années, Köksal a joué de la guitare dans les dancings. Une nuit, en rangeant son instrument, une pensée lui vint : « Que dirait Dieu de ce que tu fais, s'il venait à passer par ici ? Quel service rends-tu à l'humanité en jouant de la guitare dans un lieu où l'on ne fait que danser et boire ? » Il a alors pris conscience du vide de sa vie et de celle de ses collègues musiciens. Il a arrêté ce travail et repris l'école. Aujourd'hui, après des études supérieures, il est responsable d'une société de production et de diffusion de cassettes vidéo à but éthique ou religieux.

Il a d'ailleurs filmé une interview de nous deux sur le thème : « Le Réarmement moral et le rôle de la famille dans les sociétés occidentales industrialisées. »

- Avez-vous pu aborder certaines des questions épineuses qui concernent la Turquie dans le cadre international, comme par exemple les relations avec la Grèce, la question arménienne, ou encore la question kurde ?

T.B. : Il y aurait beaucoup à dire sur ces questions, notamment sur les sentiments qu'éprouvent les Turcs à force d'être toujours sur le banc des accusés,



Turgay et Charles Aquilina

au parlement de Strasbourg ou ailleurs. Nous ne voulions pas engager un dialogue politique permanent. Toutefois, nous avons trouvé des signes d'espoir, comme lors de notre rencontre avec ce couple qui nous a parlé des relations helléno-turques. Ils veulent faire l'un et l'autre quelque chose du côté turc, pour faire avancer une réconciliation entre les deux pays.

Du point de vue de la vie démocratique, le désir de progresser est présent partout.

- En somme, vous voyez la Turquie sur la bonne voie malgré les luttes idéologiques et les difficultés économiques ?

T.B. : Rien n'est acquis. La Turquie connaît bien des difficultés. Ce qui compte, ce sont les signes d'espoir comme celui que je viens d'évoquer. J'en aurais bien d'autres à citer ; des décisions prises par tel ou tel, comme cet étudiant qui souhaite passer quelque temps avec un groupe du Réarmement moral après ses études, car il veut apprendre à vivre efficacement ces idées, dont, dit-il, « mon pays a besoin, précisément maintenant ».

Surtout, je vois pour la Turquie, qui se trouve aux portes d'un Proche-Orient troublé, un grand destin : créer des ponts entre Orient et Occident, à l'image du deuxième pont par dessus le Bosphore, dont la construction vient de commencer à Istanbul. C'est une tâche qu'aucun autre peuple n'est mieux placé pour accomplir, avec son histoire qui le rattache aux deux rives du célèbre détroit. J'espère personnellement que les Turcs s'associeront à la construction européenne, et que nous les verrons de plus en plus comme des partenaires à part entière de cette grande entreprise.

Propos recueillis par
ANTOINE JAULMES

Entre agriculteurs

A un moment où en Europe, et particulièrement en France, les agriculteurs s'inquiètent pour leur avenir, notamment à cause de la politique commerciale agressive des Etats-Unis, une rencontre s'est tenue à la maison du Réarmement moral, à Paris. Elle a réuni quatorze ménages d'agriculteurs du Minnesota, conduits par M. Merlyn Lokensgard, président du « Minnesotan Farm Buro » (syndicat agricole) et plusieurs agriculteurs venus de France, de Suisse et de Grande-Bretagne pour les accueillir.

« Je rencontre ce soir des agriculteurs américains avec autant de plaisir que lorsque j'ai rencontré ici-même et en Meuse, au cours des dernières années, des cultivateurs britanniques » a dit M. J.M. Bastien, président de la Chambre d'Agriculture de la Meuse. « Nous, agriculteurs, devons nous entendre plutôt que nous neutraliser. De cette entente, germeront les solutions qui s'imposent à ceux qui régissent le monde. »

Pour M. Lokensgard, « il n'y a pas une solution miracle qui donne réponse à tous les problèmes à la fois. Il y a des éléments de solution qui arrivent peu à peu. »

M. Paul Chaussonnière, co-fondateur et administrateur de *La France agricole*, conclut : « Il y a cent vingt ans, la famine régnait dans nos pays. Grâce au travail de nos parents et grands-parents, nous en sommes sortis. Mais c'est notre tâche à nous de faire disparaître cela dans le monde. Nous sommes ici ce soir pour en trouver les moyens. »

Cette soirée était une étape dans ce sens. Le climat de compréhension, d'écoute et de recherche commune des solutions doit pouvoir se développer encore plus. C'est ce que souhaitent de nombreux responsables agricoles.

Colombie

« Le vrai prix de la paix » : c'est le thème d'une rencontre qui a permis à des Colombiens, en février dernier à Bogota, d'exprimer publiquement leur détermination à œuvrer au renouvellement de leur pays, tandis que celui-ci connaissait l'effervescence d'une période pré-électorale. Parmi les participants se trouvaient d'anciennes personnalités gouvernementales, des hommes de science et des représentants de l'Eglise catholique.

Beaucoup d'entre eux ont entrevu un nouvel espoir en découvrant que leurs initiatives personnelles pouvaient

contribuer à mener leur pays, voire leur continent, vers sa destinée optimale.

A la faveur de rencontres en groupes, on a vu la jeune génération s'engager dans des discussions animées avec les aînés sur le sens de l'autorité, l'importance du dialogue entre les générations et l'utilité des valeurs morales. Dans un autre cercle on a réfléchi à la signification de l'engagement et plusieurs personnes ont décidé de faire de l'écoute de la voix divine une pratique quotidienne.

En route pour l'Argentine et le Chili, onze agriculteurs nord-américains et canadiens ont fait escale à Bogota et exposé l'objectif de leur voyage : trouver entre pays occidentaux une unité d'approche face aux problèmes de la faim et du sous-développement dans le monde. Ils ont pu s'entretenir sur place avec le directeur d'une coopérative horticole.

Le film *Pour l'amour de demain*, qui met en valeur le prix que certains ont payé au lendemain de la seconde guerre mondiale pour reconstruire l'Europe, a apporté un témoignage de circonstance. A l'issue de sa présentation, le primat de Colombie et archevêque de Bogota, Mgr Mario Robello, a salué l'« apport novateur » du Réarmement moral et a exprimé le souhait qu'il porte des fruits en Colombie.

Belgique

En 1982, la revue *Changer* a relaté le décès, à l'âge de cent ans, du Lieutenant-Général belge André Lesaffre, pionnier du Réarmement moral en Belgique. Ses carnets viennent d'être publiés par Guy Weber, aux Editions André Boland, sous le titre *Au service de trois rois*.

Ce livre retrace la carrière militaire d'André Lesaffre sous les rois Léopold II, Albert I^{er} et Léopold III, et sa participation aux deux guerres mondiales.

C'est lors de sa captivité en Allemagne que le général Lesaffre vint en contact avec les Groupes d'Oxford, au moyen de livres inclus dans des colis envoyés par des organismes philanthropiques et en voyant les changements qui s'opéraient dans la vie de deux jeunes officiers d'artillerie, captifs comme lui.

Une fois rentré chez lui, il souhaita prolonger cette vie spirituelle qu'il avait connue dans les camps et y associer sa famille. Ses carnets racontent comment, avec l'aide de sa fille Eliane, il suivit les étapes de la naissance du centre de Caux et participa à son inauguration.

Avec l'humour et la joyeuse simplicité qui le caractérisaient, le général Lesaffre raconte quelques péripéties de son propre changement. Il pressentait ce changement avant d'aller à Caux mais, en tant que militaire, il ne voulait pas qu'on s'imaginerait qu'il avait « peur ».

Suite à sa rencontre avec Frank Buchman, d'autres officiers belges vinrent à Caux avec l'appui du ministre belge de la Défense nationale. L'un d'eux se réconcilia publiquement avec de jeunes Allemands, alors que les blessures laissées par la guerre étaient encore très à vif. Ce fut, pour le général Lesaffre, le début d'une extraordinaire aventure qui le mena dans de nombreux pays.

L'auteur voit dans la carrière d'André Lesaffre celle d'un moine-soldat, puisant jusqu'au bout dans sa foi une merveilleuse sérénité et une visible affection pour tous ceux qui eurent le privilège de l'approcher.

FERNAND MATON



M. Lokensgard (debout, à droite) s'adresse à son auditoire franco-américain.

LIBRE DANS LA MALADIE

Entretien avec Luc et Suzy de Montmollin

Bien avant leur mariage, indépendamment l'un de l'autre, Luc et Suzy se sont engagés de toute leur fougue dans les équipes du Réarmement moral.

Aujourd'hui, ils occupent, avec Yves, leur fils de 20 ans, le dernier étage de la vieille maison familiale des de Montmollin, entourée d'un magnifique parc au bord du lac de Neuchâtel. Il y a quatre ans, on s'aperçut que Suzy

était atteinte d'une maladie rare du système sanguin, le lupus. Luc dut réduire ses activités pour la soigner, car Suzy est souvent trop faible pour se lever, parfois même pour se mouvoir.

Lorsqu'on arrive chez eux, dûment annoncé par le chien, Suzy vous reçoit près de la fenêtre, avec à portée de main une paire de jumelles et un livre sur les oiseaux. L'entretien se déroule dans un climat de grande liberté.

Changer : Devant la gravité de votre situation, comment a réagi votre entourage ?

Suzy : Lors d'un premier séjour à l'hôpital, j'ai été entre la vie et la mort. Lorsque j'en suis sortie, ce qui m'a le plus aidée à survivre, c'est la fidélité de mes proches, notamment de mes sœurs. Plusieurs fois, malgré leurs obligations professionnelles et familiales, elles m'ont hébergée. Pendant des semaines, elles ont fait pour moi l'impossible.

Depuis le début, mon mari et mon fils ont été un soutien constant. C'est un grand cadeau, quand on souffre, de ne pas se sentir seul. Ceux qui entourent le malade doivent faire face à l'éventualité de la mort, s'adapter aux sautes d'humeur, à son besoin de calme et à toute une perturbation psychique. Et, bien sûr, parer aux tâches pratiques.

Luc : Je me suis essayé à faire la cuisine...

Suzy : Le rôle de Luc est particulièrement difficile. Nous vivons, par la force des choses, très proches l'un de l'autre. Au début, je le voyais agir d'une façon toute différente de la mienne, ce qui m'énervait. Ou bien je devais décider de dépendre entièrement de lui pour tout ; ou bien – et c'est ce que j'ai choisi – je construisais mon indépendance avec Dieu. En trouvant cette indépendance intérieure, je suis parvenue à passer de la colère à la reconnaissance. Bien sûr, à certains moments, Luc me sert de déversoir. A d'autres moments, je dois aller directement à Dieu, quitte à faire part plus tard de mes difficultés à une amie ou à Luc, mais seulement une fois la victoire remportée.

Comment avez-vous tenu pendant les moments particulièrement difficiles ?

Suzy : Avant tout par la prière. Mais parfois la lassitude et la souffrance sont telles que je ne peux même pas prier

pour moi. Au lieu de céder au désespoir, j'ai appris peu à peu à me détendre en pensant que d'autres priaient pour moi. Alors la confiance s'installe à nouveau. En plus, il y a toutes les attentions et les cadeaux qui m'aident à tenir bon.

Chaque victoire, j'imagine, compte dans une situation où l'incertitude est la règle ?

Suzy : Oui, mais elle n'est jamais acquise définitivement. Je dois la reconquérir pendant les nuits difficiles par exemple à l'aide de textes et de psaumes appris par cœur dans les moments de souffrance et chaque matin avant d'affronter la journée. Rares sont les instants où il n'y a pas de combat à mener. Rien que pour survivre et accepter. Et cela, jour après jour, semaine après semaine, année après année. Si je dis *oui* à ce qui m'arrive, au fait que cette maladie est part intégrante du projet de Dieu pour ma vie, je suis prête à recevoir les petites et grandes joies.

Vos joies, quelles sont-elles ?

Suzy : De mon lit, je vois les couleurs changeantes du lac, le ciel, les milans qui volent d'une rangée d'arbres à l'autre, j'assiste à leurs petits drames. Dans le jardin, ce sont les fleurs, la beauté de la nature. C'est aussi le coup de téléphone ou la lettre d'une amie, un bon repas ou une symphonie de Mozart à la radio. C'est notre fils qui raconte ce qu'il fait. J'ai parfois l'impression de jouir plus de la vie que ceux qui, bien portants, sont écrasés par leurs soucis.

Peut-on dire que votre foi a été remodelée ?

Suzy : A l'hôpital, quand je me suis trouvée entre la vie et la mort, devant la porte de l'éternité, je me suis sentie soudain enveloppée par l'amour de Dieu.



Luc et Suzy de Montmollin.

J'en ai été pénétrée toute entière et la peur de la mort m'a été enlevée. Une fois revenue à la vie, j'ai dû à nouveau l'assumer avec toutes les souffrances et les limites qui m'étaient imposées. Mais ce que j'avais ressenti a été l'amorce d'un cheminement tout nouveau sous la direction divine. Au cours des moments de méditation quotidiens, je reçois les idées qui me soutiennent pendant la journée. Même malade au lit, je puis participer à l'avance du Royaume de Dieu. Je ne suis pas inutile, ni jetée au rebut et je ne me sens pas au chômage.

Que sont devenues les choses qui faisaient vos priorités ?

Suzy : Mon mari et moi, nous avons reçu un appel : celui de nous rendre disponibles pour que d'autres trouvent leur vraie vocation. Cela tient toujours. Avec cette différence qu'avant j'aidais les gens à résoudre leurs problèmes en leur donnant des solutions pratiques, des conseils. Maintenant que je n'ai plus la force de le faire – et c'est là le tournant pour moi – je dois laisser Dieu agir. C'est l'effacement. Mon rôle se limite à créer l'atmosphère dans laquelle je laisse à Dieu tout l'espace : je ne sais pas, je suis vide de moi-même.

Cela a-t-il modifié vos relations avec autrui ?

Suzy : Nos contacts humains se sont approfondis et c'est ce que j'avais toujours désiré. Malade, on n'est rien qu'un être humain qui a besoin d'aide. Devant la maladie, les masques tombent, c'est le cœur qui parle. Bien des femmes de notre région nous ont offert, qui un repas tout prêt, qui des heures de repassage. C'est l'occasion de parler de ce qui nous préoccupe vraiment. Les jalousies qui existent souvent entre nous, femmes, disparaissent. Une amie m'a dit un jour : « Avant, j'étais jalouse de toi parce que tu maîtrisais si bien n'importe quelle situation. C'est si différent de te voir vulnérable et faible. »

Quand on est malade, il importe d'être conscient que chacun a son fardeau à porter. Les bien portants ont tout autant besoin de nos prières et de notre sollicitude que nous des leurs. Cela nous empêche de devenir des *cas*, d'être le centre du monde.

Comment en êtes-vous arrivés à vous rendre aux Etats-Unis ?

Luc : Apprenant de quoi Suzy était atteinte, des amis américains nous ont

généreusement invités chez eux. Ils prédisaient que le climat sec et chaud de l'Arizona serait particulièrement favorable. Et qu'il existait là-bas une association regroupant les malades atteints du lupus. Dès que Suzy fut remise d'une rechute, nous sommes partis. Ce séjour fut un vrai repos pour Suzy et moi, tant nous avons été choyés.

Ensuite, Suzy et moi, nous avons participé aux cours donnés par l'association dont ils nous avaient parlé. Certains souffraient bien plus que Suzy. Le but de ces cours était qu'en échangeant nos expériences nous apprenions à mieux assumer la maladie et à venir en aide à d'autres. Y assistaient aussi ceux qui, comme moi, sont proches du malade.

Suzy : Il y avait là un jeune homme dont la fiancée était atteinte du lupus. Il avait de la peine à comprendre que, malgré la vie professionnelle qu'elle menait, elle refuse de sortir le soir disant qu'elle était trop fatiguée. Nous avons été témoins de sa prise de conscience et d'un revirement complet de son attitude face à leur avenir.

Luc : Des membres du personnel médical ont recommandé aux malades de mener une vie aussi normale que possible. Certes on reste dépendant, vulnérable, mais il est vital de garder une ouverture sur les autres.

Suzy : Mon attitude envers la maladie influence mon mal, que je traverse une période de répit ou d'aggravation. Si j'assume la maladie, la vie prend un sens. Il faut se limiter, mais pas trop.

Luc : A l'entourage des malades, il fut conseillé de prendre suffisamment de distance et d'indépendance pour garder une vie personnelle. Je puis disparaître quand Suzy a une visite.

Changer : comment vous sentez-vous depuis votre retour ?

Suzy : Ce séjour m'a redonné des forces. J'ai même pu rejouer du piano, ce qui est une importante partie de moi-même. A notre retour, une amie médecin de Berne est venue me demander de faire part de ce que nous avions appris à des malades qui sombrent dans la solitude et se débattent dans d'énormes problèmes pratiques.

Propos recueillis par
EVELYNE SEYDOUX

Un soir de décembre, j'ai entendu une conférence d'André Chouraqui sur sa traduction de la Bible ⁽¹⁾, récemment publiée en un seul volume, et dont 20.000 exemplaires venaient d'être vendus en deux mois. C'était au centre Rachi, du nom d'un des plus grands commentateurs juifs de la Bible, en présence du père Riquet, de responsables des amitiés judéo-chrétiennes et d'une personnalité bouddhiste.

Je pensais à ma première rencontre avec André Chouraqui, dans les années quarante. A un cercle littéraire que nous avions formé avec quelques camarades, il nous avait parlé d'un sujet qui lui tenait déjà à cœur : « La Bible et Shakespeare ». En ces temps tragiques, c'était l'évocation du drame humain, et d'abord du drame divino-humain, le plus grand de tous.

Etudiant en droit et en philosophie, engagé dans la résistance, il traduisait de l'arabe, entre deux missions, l'œuvre d'un grand spirituel espagnol du XI^e siècle : Bahya Ibn Paquda : *Introduction aux devoirs des cœurs*. Le message de Bahya lui paraissait alors la vraie réponse à la violence et à la haine et le soutenait dans sa lutte.

Avec Bahya, le lecteur occidental se trouve au carrefour du judaïsme, du christianisme et de l'islam. Il se réfère aux Ecritures des fils d'Abraham qu'il résume ainsi dans son préambule : « Aimer le Seigneur d'un amour absolu, garder Sa parole en notre cœur, entendre sa voix, le suivre, aimer le prochain comme soi-même, aimer l'étranger comme son prochain. »

Bahya utilise souvent la Bible. Pour la traduction des citations, Chouraqui s'était reporté directement au texte original hébraïque. Première ébauche d'une entreprise qu'il poursuivra toute sa vie. Il s'est brûlé à la splendeur du texte sacré, il l'a médité jour et nuit, il a voulu le restituer dans son génie originel à la France, lui qui est français par sa culture.

La transformation du langage

Pour que cette traduction soit possible, il fallait que l'hébreu, langue morte depuis deux millénaires, redevenne une langue vivante. Depuis plus de vingt ans, André Chouraqui habite Jérusalem et parle tous les jours la langue de la Bible. Il fallait aussi que le français se dépouille de ses académismes, se disloque, comme dans le sur-

« Retrouver les racines qui nous portent »

LA BIBLE D'ANDRE CHOURAQUI

réalisme, pour retrouver la voix des prophètes, le rythme de leurs phrases, les accents de leur appel, « le halètement de leurs images ou de leurs imprécations », au risque de rompre les bandelettes que vingt-trois siècles de traductions grecques et latines, et traductions de ces traductions dans les mille huit cents langues ou dialectes de la terre, ont posées sur le texte primitif.

Sans doute, comme l'a rappelé Chouraqui dans sa conférence, tout traducteur est un traître, un fou condamné d'avance à l'échec. Il ne peut y avoir de traduction définitive, scientifique. L'hébreu est une langue synthétique, concrète, multivoque. Toute traduction tue la pluralité des sens. Les rabbins disent que chaque verset a soixante-dix sens, et chaque lecture enrichit le texte. L'ordinateur, malgré sa mémoire qui dépasse infiniment celle de l'homme, ne peut traduire une pensée. Chouraqui donne un exemple caricatural : le verset « L'esprit est prompt et la chair est faible », mis sur ordinateur, devient « Les spiritueux saoulent vite et la viande est avariée. » La traduction est un art, un acte poétique. Sa vocation est de permettre le contact direct avec le texte inspiré. Pour cela il faut que le traducteur lui-même soit inspiré.

« Je consulte cette œuvre inspirée qui nous a rendu la Parole », a écrit à propos de cette traduction le grand théologien catholique Urs von Balthazar, et le protestant Jacques Ellul la compare en importance à celle de Luther.

Nos habitudes bousculées

Comment ne serions-nous pas heurtés par les mots nouveaux ? Les cinq livres de la Torah, les premiers livres de la Bible, reçoivent des titres étranges, tirés du premier mot du texte hébreu. Entête, Noms, Il crie, Au désert, Paroles.

Voici les premiers mots :

« *ENTETE Elohim créa les cieux et la terre. La terre était tohu et bohu...* »

Chouraqui donne son interprétation. Le premier mot hébreu « *Bereshit* », ne signifie pas « commencement ». Il n'y a pas de notion de temps. « *Bereshit* » vient de « *rosh* », qui veut dire « tête ». Il s'agit d'une décision, non d'une durée.

D'autre part, en hébreu, le nom de Dieu ne doit pas être prononcé. Le

concept de Dieu est déjà une idole, à plus forte raison le « théos » grec, le « zeus » de l'Olympe, le « deus » latin. Il fallait, dit Chouraqui, rapatrier Dieu au Sinaï, dans l'indicible.

De même pour la loi, « *nomos* » en grec. La Torah, traduite incorrectement par « loi », est la révélation d'Elohim au Sinaï. Ce n'est pas la loi de la raison grecque.

Enfin, pour la première fois, le « *Pacte neuf* », que les chrétiens appellent le « *Nouveau Testament* », a été traduit par un écrivain juif, non pas à partir du grec, langue dans laquelle il a été écrit, mais à partir de la pensée qu'évoque le mot en araméen ou en hébreu.

Là aussi, nos habitudes sont bousculées et nous ne reconnaissons plus « les Béatitudes » ni le « Notre Père ».

« *En marche les humiliés* » pour « Heureux les humiliés... »

« *Allégresse les matriciants* » pour « Heureux les miséricordieux... »

« *Notre Père des ciels,
Ton Nom se consacre,
Ton Royaume vient
Ton vouloir se fait...* »

C'est l'homme debout, en marche vers le Royaume.

Héritage et promesse

Pourquoi cette traduction après tant d'autres ? demandait un interlocuteur au conférencier.

Parce que la Bible est d'abord juive, et non grecque, ni latine, ni occidentale. Parce que la langue de la Bible est d'abord l'hébreu et qu'il faut donner aux Français qui ne savent pas l'hébreu le goût et le sens du génie de cette langue. Langue rude, qui agresse le beau langage et les bonnes manières, langue de l'âge de bronze, violente, fulgurante.

Il fallait restituer leur héritage à tous les croyants du Livre, retrouver les « racines qui nous portent », comme dit l'apôtre Paul.

« Nous sommes tous des sémites spirituels », disait le pape Pie XI et les derniers papes ont encouragé André Chouraqui dans son entreprise. Dans les dix volumes de commentaires parus précédemment⁽²⁾, des savants de toutes disciplines et confessions ont coopéré. Il

fallait aussi rendre aux juifs le trésor littéraire et religieux qu'est « le pacte neuf » et, en déconfessionnalisant la Bible, proposer le dialogue avec elle à tout homme de bonne volonté.

Enfin, c'est aussi une chance pour les Français qui, élevés à l'école laïque, sont souvent peu informés du Livre qui a fait leur civilisation. En deçà et au-delà des sciences humaines qui réduisent l'homme à des déterminations psychosociologiques, se découvrent les abîmes de l'homme et de sa terrible liberté responsable.

Aujourd'hui, en France, des philosophes célèbres interrogent à nouveau la Bible. Ainsi Bernard-Henry Lévy, auteur du *Testament de Dieu*, montre que le monothéisme éthique, à l'opposé du destin de la tragédie grecque, « a laïcisé le monde, arraché le sujet à la nature pour le mettre en face d'un Dieu qui a fait l'homme à son image. Humain enfin. »

Emmanuel Lévinas fait de la Bible l'inspiratrice secrète de sa philosophie morale. Paul Ricœur la met au centre de sa philosophie de la volonté, de la « finitude et de la culpabilité » de l'homme.

En revanche, les totalitarismes, nazis ou staliniens, haïssent et craignent le Dieu d'Abraham, d'Ytzaq, de Yaakov et de Iéshua et son image irréductible en l'homme.

« Aujourd'hui, nous sommes dans l'impasse », a conclu André Chouraqui, conscient, plus que tout autre, des menaces qui pèsent sur notre petite planète.

La Bible ouvre une issue pour qui sait s'ouvrir à elle. C'est le Livre de l'homme, livre de vie et d'espérance. Elle révèle à l'homme les racines spirituelles de son mal et sa guérison par un grand retournement du cœur et de l'esprit.

L'homme est à retrouver, à réinventer. Une culture, très archaïque, puisqu'elle parle du commencement et très futuriste puisqu'elle parle de la fin, est à réexprimer.

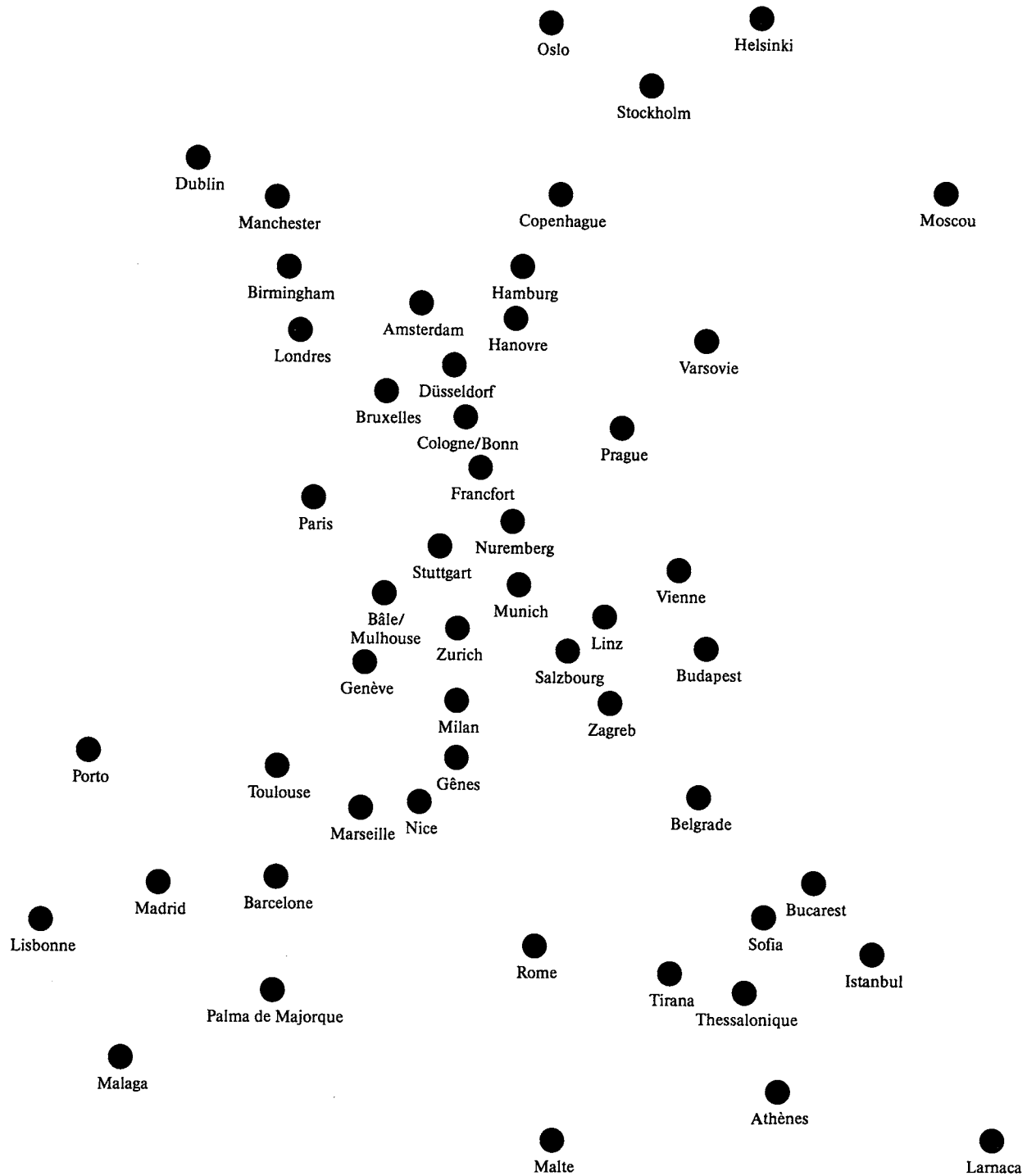
Plus il y aura d'hommes touchés par l'amour fou de Dieu révélé dans la Bible, moins menaçantes seront les forces du néant.

PHILIPPE LOBSTEIN

(1) *La Bible* 1 volume. 1985. Ed. Desclée de Brouwer.

(2) *L'univers de la Bible*. Ed. Lidis. 10 volumes.

C'est vrai que les Suisses sont pointilleux.



A tel point que cette particularité typiquement helvétique se retrouve chez Swissair. Mais ce ne sont pas nos passagers qui s'en plaindront: ils seraient plutôt disposés à nous accorder un bon point pour notre ponctualité traditionnelle. Et pour le niveau du service à bord. Et encore pour nos 50 destinations européennes et notamment Birmingham, Malte et Tirana*, les dernières en date. L'Europe a toujours été notre point fort. A tel point que l'on nous considère comme la plus européenne des compagnies aériennes.

*Sous réserve de l'approbation gouvernementale.